

LXIV

Jeanne paya sa dépense et regagna sa nouvelle demeure.

—Porteuse de pain, se disait-elle en gravissant les escaliers qui conduisaient au plus haut étage. Cinq heures de travail par jour. Je gagnerai trois francs et une partie de ma nourriture. Le reste de la journée je serai libre. Je pourrai employer tout ce temps à chercher mon fils ! Oh ! qu'il me tarde d'être à demain !

Quoique la fugitive de Clermont fût en proie à des préoccupations de toute nature, la fatigue amena le sommeil. Aussitôt qu'elle eût posé sa tête sur l'oreiller elle s'endormit, et une bonne nuit lui rendit des forces. Le lendemain, elle se leva au point du jour. A sept heures et demie précises, elle se rendit à la boulangerie de la rue Dauphine. Madame Lebert se trouvait au comptoir. Le garçon boulanger n'avait point oublié sa promesse de la veille au soir, et, lorsque Jeanne dit qu'elle venait de la part du Lyonnais, la patronne, qui attendait une porteuse de pain comme les israélites attendent le Messie, l'accueillit avec le sourire le plus aimable et s'écria :

—Ah ! c'est de vous que le Lyonnais a parlé à mon mari et à moi ?

—Oui, madame.

—Vous venez vous offrir comme porteuse ?

—Oui, madame, et je serai bien heureuse si vous agréiez mes services.

—Vous n'avez jamais fait ce métier-là ?

—Jamais, non madame, mais j'espère que la bonne volonté suppléera au manque d'habitude, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter.

—Je l'espère.

—Vous m'acceptez donc ?

—Certainement, du moins à l'essai. Où demeurez-vous ?

—Rue de la Seine, numéro 27. J'arrive de mon pays où j'étais depuis trois ans.

—Vous êtes mariée ?

—Je suis veuve.

—Ça suffit. Votre bonne mine me tient lieu de renseignements. Vous vous nommez ?

—Lise Perrin.

—Eh bien, Lise, c'est entendu. Vous m'allez ! Vous entrerez en fonctions demain matin. Aujourd'hui vous passerez la journée à aller avec ma servante chez les clients dont je vous donnerai l'adresse, afin que vous sachiez ceux qui prennent à "la coche," et ceux qui payent de suite. Avec de l'intelligence et du bon vouloir (et vous me paraissez avoir l'une et l'autre), vous serez vite au courant.

—A quelle heure faut-il arriver à la boutique ?

—A six heures pour faire la distribution du matin.

—Je serai en avance plutôt qu'en retard.

—Quoique nous ayons des clients qui demeurent assez loin, vous pourrez être rentrée pour me rendre vos comptes à neuf heures. Il faut revenir ensuite à cinq heures du soir, car nous avons dans le quartier des maisons et des restaurants pour lesquels on "cuit" le tantôt, mais ce travail n'est pas long. C'est une affaire d'une heure et demie, deux heures.

—Bien, madame.

—Vous gagnerez trois francs par jour et deux livres de pain. C'est mon prix.

—Je l'accepte, madame.

—Alors revenez vers midi. Ma bonne vous conduira chez les clients du matin et chez ceux du soir.

—Je serai ici à midi précis.

—Tenez, fit madame Lebert en prenant dans son comptoir une pièce de dix francs qu'elle tendit à Jeanne, voici votre denier à Dieu.

La fugitive rougit jusqu'au blanc des yeux, témoigna sa gratitude, promit de nouveau d'être exacte, et se retira joyeuse. A midi, elle était de retour à la boulangerie où la bonne de la maison l'attendait. Elles partirent ensemble, et, au bout de deux heures, Jeanne avait gravé dans sa mémoire les adresses de la clientèle du matin. Ensuite, elle fit la distribution du soir, toujours en compagnie de la grande fille sèche, lente et maussade que nous avons aperçue au quai Bourbon, chez la portière de Lucie, puis après s'être entendue avec monsieur Lebert pour son service du lendemain, elle regagna son logis. Jeanne ne pensait nullement

à prendre ses repas chez elle. Ses travaux quotidiens et ses recherches incessantes ne devaient pas lui laisser le temps de faire sa cuisine. Elle se dit qu'au "Rendez-vous des boulangers" les "portions" n'étaient pas chères, et qu'elle pourrait, comme beaucoup d'autres, y venir chercher sa nourriture. En conséquence elle s'y rendit, y rencontra le Lyonnais comme la veille et le remercia avec effusion.

—De rien, maman Lison, répliqua le garçon jovial. Je suis content de vous avoir été utile. Tout le plaisir est pour moi.

Le nom de "maman Lison" devait rester à Jeanne parmi les gens de la "boulange," qui à partir de ce jour la reconnurent pour l'une des leurs.

Le lendemain matin, Jeanne, à l'heure convenue, arrivait à son poste. Le temps était beau, sec et froid. La nouvelle porteuse aima mieux prendre la hotte chargée que de pousser devant elle la petite voiture, et affublée du grand tablier bleu à bavette, ses "coches" et son couteau pendus à la ceinture, elle commença sa tournée. Munie du livre d'adresses des clients elle s'était, la veille au soir, une fois rentrée chez elle, tracé un itinéraire afin de perdre le moins de temps possible. Le quai Bourbon étant l'endroit le plus éloigné de son parcours, ce fut celui qu'elle choisit pour s'y rendre en dernier. Quand elle y arriva, la demie après huit heures sonnait.

—Encore une nouvelle figure ! s'écria la concierge en la regardant.

—Oui, madame, répondit Jeanne en souriant. Mais j'espère bien que cette figure vous la verrez longtemps.

—Eh ! bien, là, ça ne sera pas dommage, surtout si tous les jours vous êtes aussi exacte qu'aujourd'hui.

—Je ferai tout mon possible pour ça. Voulez-vous m'indiquer les étages des personnes que j'ai à fournir.

La concierge donna le renseignement demandé, et Jeanne monta chez les pratiques. Au sixième étage, comme il y avait en face l'une de l'autre deux portes sans aucune inscription, elle ne savait où frapper, lorsque la porte de Lucie s'ouvrit, et la jeune fille parut sur le seuil.

—Ah ! c'est mon pain que vous me montez, madame ? fit-elle.

—Oui, mademoiselle, répondit Jeanne, éblouie de la beauté de l'ouvrière. C'est un pain de deux livres, n'est-ce pas ?

—De deux livres, oui. Venez. Je vais vous payer.

L'évadée de Clermont entra dans la chambre, dont l'ordre parfait et la merveilleuse propreté la frappèrent tout d'abord. Elle s'arrêta, mise hors d'haleine par l'ascension des nombreuses marches de l'escalier.

—Vous paraissez fatiguée, ma bonne dame, dit Lucie en lui tendant le prix de son pain.

—Je le suis un peu, mademoiselle. La tournée est longue, et c'est la première fois que je la fais.

—Voulez-vous vous asseoir un instant ?

—Oh ! non, merci. J'ai fini pour ce matin. Je vais rendre mes comptes à la boutique, et j'irai me reposer.

Tout en disant ce qui précède, Jeanne ne parlait pas. Ses regards ne pouvaient se détacher du visage de Lucie. Elle se sentait entraînée vers la jeune fille par une sympathie soudaine.

—Vous n'avez pas l'habitude du métier de porteuse ? reprit l'ouvrière.

—Non, mademoiselle, mais je m'y habituerai vite. Ce n'est point la force qui me manque, ni le courage. Allons, au revoir !

—Au revoir, ma chère dame !

Mais Jeanne ne s'en allait point ; ses pieds lui semblaient cloués au sol ; ses regards se promenaient curieusement autour de la chambre, une machine à coudre et des étoffes attirèrent son attention.

—Vous êtes couturière, mademoiselle ? demanda-t-elle.

—Oui, ma chère dame, tout à votre service.

—Oh ! je n'ai point le moyen de me faire faire des robes de belles étoffes comme celles que voilà. Vous travaillez pour les personnes riches ?

—Sans doute. Mais ça ne m'empêche pas, dans mes moments perdus, de travailler pour les per-

sonnes pauvres, et de leur faire payer mon travail aussi bon marché que possible.

—Ah ! mademoiselle, que c'est bien, cela !

—C'est tout naturel. Puis Lucie, voulant changer le cours de la conversation, ajouta : Comme ça, c'est vous qui m'apporterez mon pain tous les jours ?

—Aussi longtemps que je serai porteuse chez madame Lebert, et j'espère que ça ne finira pas de sitôt.

—Si cela vous fatigue de monter jusqu'au cinquième, déposez-le chez la concierge qui vous remettra l'argent. Je descendrai le prendre. Vous n'aurez qu'à dire : "C'est le pain de mademoiselle Lucie."

En entendant ce nom, Jeanne pâlit. Son cœur se mit à battre avec une violence désordonnée.

—Ah ! balbutia-t-elle, vous vous nommez Lucie ?

—Oui, ma chère dame !

—Un bien joli nom, un nom que j'aime.

En ce moment, Lucien Labroue, qui, de sa chambre entendait causer dans celle de Lucie, dont la porte n'était point fermée, nous le savons, sortit de chez lui et s'avança. Jeanne, en le voyant, fit un pas en arrière, enveloppa la jeune fille d'un dernier regard, et se retira en disant : A demain, mademoiselle !

LXV

Tout en retournant à la boulangerie de la rue Dauphine, la porteuse de pain pensait :

—Lucie ! Elle se nomme Lucie comme ma petite fille ! Son nom a réveillé dans mon âme de cruels souvenirs. Sa vue a produit sur moi une impression étrange. Le son de sa voix, son regard, ont fait battre mon cœur. Ma fille doit avoir cet âge. Elle doit être aussi grande, aussi belle, et je ne la reverrai peut-être jamais ! Qu'est-elle devenue, ma Lucie ? Sais-je seulement si elle est vivante ? Quel supplice ! Et dire que je ne puis sans me compromettre m'adresser à ceux qui seraient en état de me renseigner ! On voudrait savoir qui s'informe et dans quel intérêt ! On arriverait bien vite à moi et je serais de nouveau séparée du monde, pour toujours cette fois ! Non, je dois ne compter que sur moi-même et tout attendre d'un hasard heureux ! Mais je veux revoir cette jeune fille ; je lui monterai son pain chaque jour. Cela me rappellera mon enfant.

En monologuant ainsi, Jeanne était arrivée chez sa patronne qui la complimenta sur sa célérité, et lui dit que si son zèle ne se démentait point elle se féliciterait d'avoir conclu avec elle un long bail. Le lendemain et les jours suivants la veuve de Pierre Fortier, au lieu de laisser son pain chez la concierge du quai Bourbon, gravissait lentement les cinq étages pour le remettre elle-même à Lucie. La jeune fille se sentait attirée de plus en plus vers cette brave femme accomplissant avec tant de courage son pénible labeur.

C'était toujours par la maison du quai que Jeanne finissait sa tournée, et elle se hâtait afin de pouvoir rester dans la mansarde pendant quelques minutes. Elle regardait Lucie travailler, la dévorait des yeux et partait le cœur content. La pauvre femme se contentait de cette adoration, de cette contemplation presque muettes. Elle n'osait interroger Lucie sur son passé. Interroger, d'ailleurs, à quoi bon ? Dans quel but ? L'ouvrière s'appelait Lucie comme sa fille, il est vrai ; mais combien sont nombreuses les jeunes filles qui portent ce nom. Supposer que Lucie pût être son enfant, à elle, eût été de la folie pure ! De temps à autre, Jeanne voyait Lucien auprès de sa fiancée. La fugitive de Clermont ne se doutait guère que ce beau jeune homme dont elle ignorait le nom était le fils de Jules Labroue qu'on l'accusait d'avoir assassiné !

* * *

L'époque fixée pour le retour à Paris du faux Paul Harmant approchait. Lucien attendait avec une impatience facile à comprendre le moment de se présenter chez le riche industriel de qui son avenir dépendait peut-être. On attendait Paul Harmant le "deux." Mary avait dit à Georges Darier :

—Engagez votre protégé à venir voir mon père le "trois."

Le 1^{er} du mois, Lucien reçut une lettre de son